

Thonon-les-Bains
Galerie de l'Étrave
1er avril – 27 mai 2017

Massinissa Selmani,
même dans la pierre, il y a du sable

Troisième de la saison 2016-2017, l'exposition que consacre la ville de Thonon-les-Bains à Massinissa Selmani, à la Galerie de l'Étrave, poursuit le travail d'investigation qu'elle a engagé sur « **le dessin dans tous ses états** ». Pour ce qu'il trouve son origine dans celui de *dessein* et quels que soient les matériaux employés, le *dessin* est à la source de toute intention d'œuvre. Longtemps tenu en marge, il s'est imposé depuis plusieurs années comme un mode d'expression à part entière. L'idée est donc de mettre en valeur ce qu'il en est de sa pratique dans le champ des arts plastiques, au-delà d'une définition restreinte du mot.

Requis par l'humain, le sociétal et les médias, l'art de Massinissa Selmani interroge le dessin à l'appui de toutes sortes de matérialités et de protocoles. Il en appelle à l'étrange, au bizarre et à l'incongru aux fins de mettre à vue le caractère d'absurdité du monde contemporain. Quels que soient le sujet dont il se saisit et la manière dont il a décidé de le traiter, chacune de ses œuvres est tour à tour l'occasion d'en désamorcer la violence, d'en souligner la vanité, d'en exalter la fantaisie. Adeptes de postures familières au dadaïsme, comme au surréalisme, Massinissa Selmani se plaît à déjouer l'ordre convenu pour en établir un autre, innommable, imprévisible, voire inquiétant, mais qui n'en est pas moins étonnant. Découpage, collage, assemblage, montage et autres façons de composer avec les matériaux sont chez lui au service d'une production graphique qui passe du plan au volume, du statique à l'animé et de la transparence à l'opalescence, bref qui conjugue le dessin aux modes les plus inédits. Tout y est le fruit d'un travail lentement élaboré, savamment réglé, qui ne laisse aucun espace au hasard, comme en témoignent les œuvres rassemblées à la Galerie de l'Étrave, quelle que soit leur mise en forme.

A les considérer, le regard se trouve en butte à des situations qui le déroutent tant il apparaît que tout y est mis en œuvre pour le déstabiliser, voire l'entraîner à sa perte, eu égard à ses habitudes cognitives. Mais la raison n'est pas ce qui règle l'imaginaire de l'artiste. Bien au contraire, tous ses soins visent à mettre au monde tout un lot de saynètes dont l'incongruité est le vecteur cardinal et, partant, qui instruisent une forme de langage visuel poétique, résolument singulier. Voyons l'image de référence reproduite à la une de cet opus. Elle est extraite d'une série intitulée « Relevés du dehors » dont l'artiste parle en précisant que la fonction du dessin est, d'abord et avant tout,

« documentaire ». D'où cette idée de relevé, à l'instar d'un archéologue sur le terrain. Selmani dit s'intéresser particulièrement à la photographie de presse et s'en servir comme source iconographique. Il cite alors Saül Steinberg, célèbre dessinateur du *New Yorker*, tout en avouant sa passion pour Honoré Daumier et ses percutantes caricatures ou Paul Nougé, figure de proue de la photographie surréaliste. Retournons à l'image référentielle et interrogeons-nous : Que font donc ces deux individus livrés au vide du papier blanc ? Quelle relation existe-t-il entre eux ? A quelle histoire les raccrocher ? Et cette pierre, seule, là, en bas de l'image, quelle fonction remplit-elle ? Face aux dessins de Massinissa Selmani, c'est irrésistiblement ce genre de questions qui vient à l'esprit mais, précisément, c'est à leur détournement que s'applique l'artiste. Non que ses images soient privées de sens mais, fortes de l'idée de non-sens, elles en créent paradoxalement un autre d'un ordre différent. Tandis que l'un des personnages semble vouloir repousser du pied quelque chose ou quelqu'un dont il veut se débarrasser, l'autre traverse le champ iconique traînant derrière lui, bras droit haut levé, un fil qui disparaît sur le flanc gauche de l'image sans que l'on sache à quoi il conduit. « Le beau est toujours bizarre », affirmait en son temps Charles Baudelaire. Quelque chose d'une beauté inédite est à l'œuvre dans le travail de Selmani qui n'a plus rien à voir avec les canons en usage mais qui procède d'une surprise, d'un émerveillement, et nous oblige à repenser la question de la norme.

Originaire d'Alger, né en 1980, venu en France en 2005 après avoir suivi un cursus scientifique, Massinissa Selmani s'est installé à Tours pour suivre l'enseignement de l'Ecole régionale des Beaux-arts et en sortir diplômé. Sensible tant à l'histoire qu'à son époque et à toutes leurs vicissitudes, la découverte qu'il fit des *Passants* de Daumier, « vus enfin en vrai » au musée des Beaux-arts de Lyon, a proprement changé sa vie, sinon sa vision. Issu d'un milieu modeste, on serait enclin à dire qu'outre toutes ces saynètes plus improbables les unes que les autres, il partage avec son aîné une attention particulière tant à l'autre qu'à la condition humaine. L'installation intitulée *Diar echems* (Maison du soleil), constituée de post-it, de dessins et de coupures de presse fictionnelles, réfère directement aux émeutes qui ont eu lieu à Alger en 2009, opposant aux forces de l'ordre toute une population ayant installé des baraques de fortune sur un terrain de football pour signifier le manque d'espace dont elle souffrait. « Cet espace, censé être un terrain de jeu, note finement Selmani, est devenu un terrain d'enjeux. » Des enjeux de ce type, son œuvre en est emplie tant l'artiste opère le plus souvent au second degré. Non sans un certain humour, ou crissement de dents. Ses petites vidéos d'animation, ses travaux qui multiplient les transparences, voire le titre de ses œuvres toujours déconcertants à leur première lecture, en sont autant de signes. Il suffit alors de prendre le temps de bien regarder, de bien disséquer, de bien fouiller ce qu'il nous donne à voir, de ressasser ce qu'il nous donne à lire pour prendre la mesure de l'ampleur singulière de son propos et de sa puissante inscription dans la vie.

Si l'une des premières qualités du dessin de Massinissa Selmani est cette précision de trait qui le caractérise, dans une tradition formelle qui remonte aux temps les plus lointains et qui passe tant par Ingres que par David Hockney, la mise en jeu de sa présentation offre au regard tout un lot de possibles qui lui ouvre les champs les plus divers d'une production artistique postmoderne. Tracé, dupliqué, imprimé, projeté, etc., le dessin est mis non à rudes épreuves mais envisagé en écho à tous les modes de perception contemporains. Massinissa Selmani le décline à l'ordre de séries plus ou moins nombreuses – tels les *Relevés du dehors*, les *Maquettes* ou autres *Altérables* - tout comme il lui octroie l'unicité d'une feuille. Où son œuvre ne manque pas de marquer fortement l'esprit, c'est dans tous ces décalages de matériaux, de protocoles et de compositions que son œuvre se distingue. Sa force réside principalement dans ce qu'elle procède d'une économie de moyens qui permet à l'artiste de toucher au plus juste sa cible, se débarrassant de toutes les scories de l'anecdote pour ne conserver que l'essentiel archétypal qui appartient à toutes les formes de langage. Par-delà l'incongruité, la bizarrerie et le mystère du visible, il y va chez Massinissa Selmani d'une forme de dessin immédiat dont la mémoire garde aussitôt l'organisation parce qu'elle relève d'une part secrète. Voire d'une évidence : « même dans la pierre, il y a du sable ».

Philippe Piguet,
commissaire chargé des expositions